

Jeunes Filles a Marier

(Pour les lectrices du "Journal de Françoise".)

Si un humoriste a cru pouvoir émettre ce paradoxe: "Le mariage est une institution qui tend à disparaître" on peut, sans aller si loin, affirmer que les exigences croissantes de la vie, la vulgarisation du luxe, la dépréciation des capitaux, ont rendu les unions difficiles et qu'il est de plus en plus malaisé d'établir les jeunes filles.

Pourquoi les jeunes filles, puisque le mariage d'un jeune homme implique la réciprocité?... La chose paraît bizarre, elle existe cependant, et on l'a constaté avant nous. Il n'y a pas si longtemps que Botrel nous a chanté ce refrain, empreint d'une philosophie malicieuse:

Marie ton fils quand tu voudras,
Ta fille quand tu pourras...

Les hommes se sont réservé le droit de choisir, ils ont une situation personnelle, ils peuvent s'expatrier, autant d'atouts dans leur jeu pour leur faciliter le mariage, autant d'avantages sur les femmes retenues par toutes les racines au sol natal, à leur petite ville, à leur cercle restreint, obligées de sacrifier leur initiative aux timidités qui les entourent.

Occupons-nous donc aujourd'hui de cette multitude de "jeunes filles à marier". Elles sont au début de l'existence et leurs yeux clairs interrogent l'avenir, croyant y déchiffrer une belle histoire d'amour. Elles ont toutes foi au bonheur, il leur semble qu'elles y ont droit. Hélas ! il faudra trop vite en rabattre, les rudes leçons de la vie ne se feront point attendre.

Mais telles qu'elles sont, avec leur espoir, leurs illusions, elles sont infiniment touchantes et nous voudrions aller à chacune et lui donner doucement une utile leçon.

Divisons-les d'abord en trois catégories. Il y a celles qui ont une

belle dot et de non moins belles espérances ; celles qui en ont peu ou qui n'en ont point ; celles enfin qui doivent dès l'enfance apprendre à gagner leur pain.

Pour les premières, un renom intéressé se formera sans peine autour de leur personne, et si elles peuvent concevoir la crainte d'être demandées pour leur argent, elles sont assurées du moins d'avoir des époux.

Les jeunes ouvrières, de leur côté, trouveront sans peine à s'établir. L'homme qui passe la journée au chantier, à l'atelier, a besoin d'une ménagère et son premier soin est de chercher autour de lui. Ces unions sont hasardeuses: on se prend parce qu'on a du goût l'un pour l'autre ; souvent, hélas ! on n'en a plus....

Restent les jeunes personnes dépourvues de fortune auxquelles la situation de leurs parents a créé certaines exigences. Filles de fonctionnaires, de propriétaires, filles de bourgeoisie, enfin, elles ont reçu une éducation assez complète ; elles savent jouer du piano, dessiner, lire un peu d'anglais. Elles ont dix-huit ans, leurs études sont terminées, on les garde au salon "au jour" de leur mère, on les mène dans le monde si faire se peut ; désormais elles comptent dans la société... ce sont les aspirantes au mariage.

Or, il n'y a point de sort plus lamentable que celui d'une jeune fille ayant pour unique objectif ce mariage désiré qui ne se présente pas.

Elle a commencé par ne point douter de son prestige ; elle est gentille, d'aucuns la trouvent jolie, et son miroir lui dit qu'elle n'a pas tort. Elle a l'espoir légitime de faire une conquête et son inexpérience se nourrit d'illusions. Qui sait ? elle a peut-être jeté les yeux "in petto" sur tel ou tel jeune homme qui lui semble sympathique.

—M. xxx est si aimable, il cause volontiers avec moi, il m'invite souvent à danser...

Hélas ! M. xxx se marie, ou bien il quitte le pays, et la pauvre fille a le cœur un peu gros.

Le temps passe, et rien n'arrive.

Elle ne perd point espoir cependant et va partout où l'on se montre, où l'on a chance d'être remarqué. Elle a vingt-cinq ans, les jeunes amies commencent à faire des allusions malignes à certaine coiffure dont on ne se pare qu'à regret ; (1) notre héroïne partage ses heures entre le soin de sa toilette, les relations mondaines, les travaux manuels inutiles et compliqués. Elle devient un peu agressive, cherche à se rajeunir et critique impitoyablement les rivales plus heureuses qui ont atteint le but rêvé. Et les années courent, la pauvre fille voit peu à peu s'envoler ses illusions. Se mariera-t-elle?... Peut-être... Elle épouserait n'importe qui plutôt que de rester dans une situation qui lui pèse et l'humilie.

Elle est dévorée d'un ennui profond, ses études trop tôt délaissées ne lui sont d'aucune utilité et son cœur aigri ne cherche point un dérivatif aux regrets qui le consomment dans une vraie et solide piété ; elle sera désormais une vieille fille inutile et mécontente. Ses parents attristés se demandent ce qu'elle deviendra après eux et ils ne songent point que leur sollicitude eût pu devenir efficace, si elle s'était manifestée dans un sens plus large et plus intelligent. Car c'est au seuil de la vingtième année, à ce moment psychologique et délicat, qu'il importerait de donner à ces natures encore flexibles une direction salutaire, d'apprendre à une jeune fille à régler sa vie dès l'abord, "comme si elle devait durer toujours" au lieu de la gaspiller "en attendant qu'elle se transforme".

D'autres diront mieux que nous ce que la religion bien comprise peut

(1) A partir de 25 ans, on dit en France qu'une jeune fille a coiffé le bonnet de sainte Catherine.